

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue:/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

IV

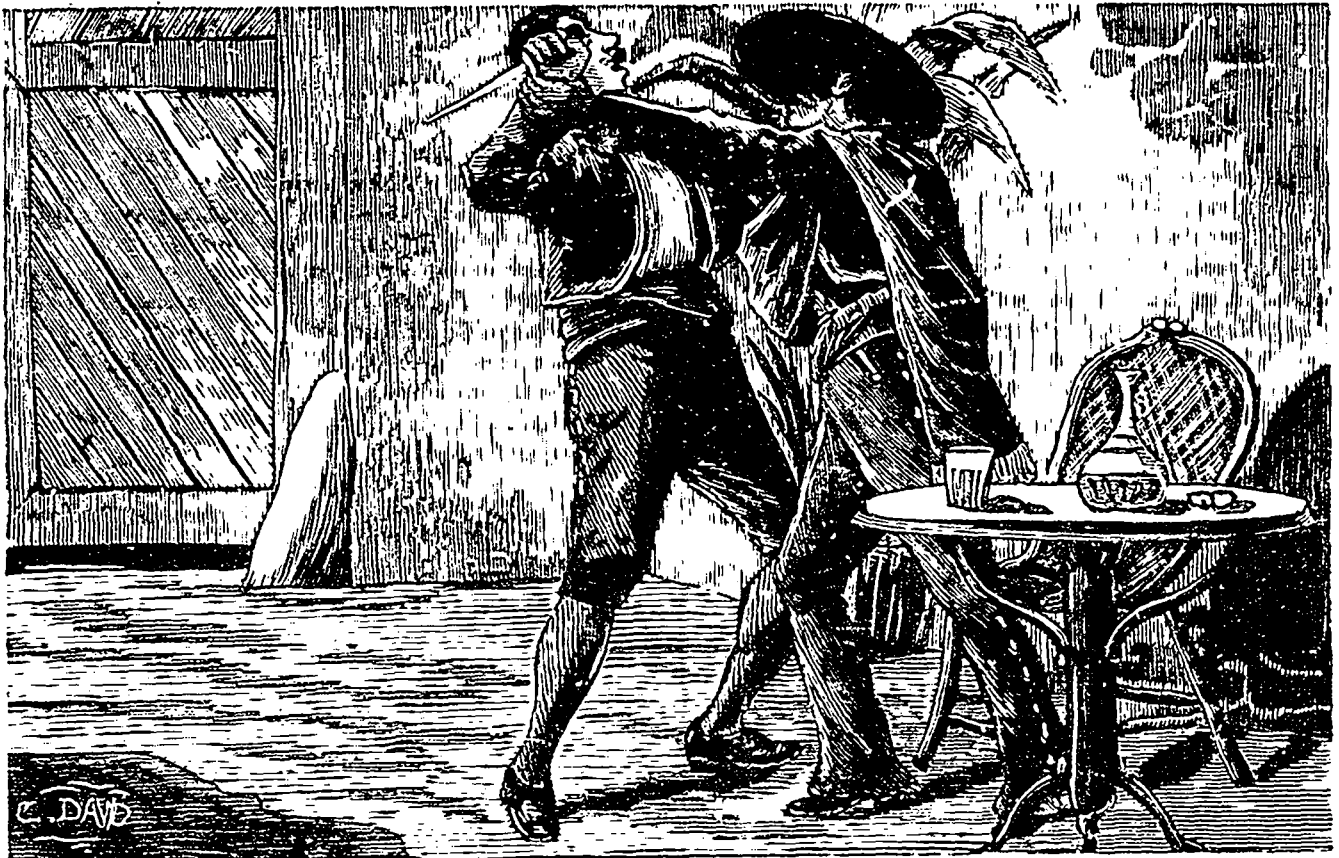
— Tais toi, Mataseis, dit vivement le premier ; pas de bêtises, tu connais les ordres.

— C'est juste, Canario ! s'écria Mataseis ; il y a des ordres.

— C'est qu'ils font leur police eux-mêmes, enfants, dit El Rubio en riant ; aussi soyons sages, peut-être sont-ils plus près de nous que nous le supposons.

— Oh ! quant à cela !... dit Bochica.

Mais au même instant un coup de sifflet modulé d'une façon particulière se fit entendre au dehors.



Et bondissant sur le jeune homme avec un rire terrible, il leva un couteau dont il s'était sournoisement armé.

— Auxquels vous obéirez, j'espère ; je payerais pour vous, et je ne m'en soucie pas.

— Sois tranquille, El Rubio, nous serons sages comme des images.

— A la bonne heure ; vous savez, on ne sait jamais où sont les chefs ?

— Oui, fit Bochica, on les voit arriver au moment où on y pense le moins.

— Ou si on ne les voit pas, on les entend ; le diable me confonde si je sais comment ils font pour être toujours si bien insinués ? dit Mataseis.

Il se fit aussitôt un grand silence dans la salle commune, tous ces singuliers consommateurs se regardèrent avec une surprise presque risible tant elle se rapprochait de la frayeur.

— C'est moi que l'on appelle, dit El Rubio ; soyez calmes et ne vous inquiétez de rien ; avais-je raison tout à l'heure ? ajouta-t-il en ricanant.

— Ils sont sorciers, grommela Bochica en vidant sans y prendre garde le verre de son voisin.

Cependant El Rubio avait quitté la salle en toute hâte.

Après avoir jeté un regard sur la route en ce moment déserte, il se dirigea vers les bosquets ; bientôt il aperçut don Jose, le

cigaro à la bouche et buvant à petites gorgées l'infusion de tamarin qu'il s'était fait servir ; le jeune homme avait dérangé les plis de son zarapé de façon à laisser voir son visage.

Aussitôt que El Rubio l'aperçut, il tressaillit, puis il se hâta de s'approcher et s'arrêta devant lui en le saluant respectueusement.

— Asseyez-vous en face de moi, El Rubio, dit don Jose, j'ai à causer avec vous, il est inutile qu'on nous remarque.

El Rubio obéit et s'assit sur un quipal en face du jeune homme.

— Je suis charmé de vous rencontrer, El Rubio, dit le jeune homme, vos hommes ont-ils été sages ?

— Je suis assez content d'eux, Seigneurie, répondit le bandit, les ordres donnés ont été exécutés à la lettre.

— Très bien, votre troupe est la dernière, je crois.

— La dernière, oui, Seigneurie ; toutes les autres sont entrées dans la Ciudad par différents côtés, elles occupent les postes qui leurs ont été désignés.

— Combien avez-vous d'hommes avec vous ?

— Vingt-cinq, Seigneurie.

— Des hommes sûrs ?

— Ce sont, vous devez le savoir, Seigneurie, les plus dévoués de la Cuadrilla.

— En effet ; depuis quand êtes-vous arrivés ici ?

— Depuis une heure, Seigneurie, un par un, bien entendu ; nous ne comptons entrer dans la Ciudad, qu'après l'oracion.

— Où sont vos chevaux ?

— Au corral, où ils resteront jusqu'à demain, Seigneurie ; le Mesonero est un bon, il a fait partie dans le temps de la gavilla del " Mancebo, " — jeune homme. —

— Oh ! oh ! il doit être bon, le Mancebo était un rude compagnon ; est-ce que vous vous êtes fait connaître à lui ?

— Non pas, Seigneurie, je m'en serais bien gardé, mais il nous a devinés ; cependant, en homme prudent, il ne nous a rien dit.

— Alors, comment savez-vous ce que vous venez de me dire ?

— Par Bochica qui l'a reconnu, Seigneurie, sans que le Mesonero ait paru le reconnaître.

— Humph ! ce n'est pas trop clair, savez-vous quel nom de guerre portait cet homme dans la gavilla del Mancebo ?

— Oui, Seigneurie, on le nommait El Capataz, parce que à Hermosillo où il est né, il avait été pendant quelque temps capataz des portefaix de la ville ; sa situation était, paraît-il, très-belle, lorsqu'il se prit de querelle avec un officier des douanes, qu'il eut le malheur de tuer raide d'un coup de couteau ; ce fut alors qu'il se mit dans la gavilla del Mancebo.

— Savez-vous comment il est parvenu à s'établir si près de Mexico ?

— Capataz est un homme rangé, il a fait des économies, paraît-il, à ce qu'il dit du moins ; il a acheté cette maison depuis quatre ans.

— Bochica connaît-il son nom véritable ?

— Oui, Seigneurie, il se nomme Angel Crotal.

— Singuliers noms, et plus singulièrement accouplés. Ah ! fit-il en se frappant le front, j'y suis maintenant, et il reprit : Vous croyez qu'il n'a pas reconnu Bochica ?

— J'en suis presque certain, Seigneurie, la balafre qui coupa en deux la figure de Bochica, a complètement changé l'expression de sa physionomie, sa bouche et son nez surtout ne sont plus les mêmes.

— C'est vrai, dans tous les cas, recommandez-lui de ne pas se faire reconnaître.

— Je le lui ai recommandé déjà, Seigneurie.

— Très bien, El Rubio voilà de l'intelligence, je suis très-satisfait de vous ; vous resterez ici à mes ordres, peut-être aurai-je besoin de vous autres, seulement ne laissez pas boire trop vos hommes.

— Rapportez-vous-en à moi pour cela, Seigneurie.

— Bien, maintenant rentrez et souvenez-vous d'être prêts au premier signal.

— Oui, Seigneurie, dit le bandit en se levant, vous n'avez pas d'autres ordres à me donner ?

— Non ; ah ! à propos, tâchez de faire sortir le Mesonero sous un prétexte quelconque, sans que cela paraisse venir de moi.

— Compris, Seigneurie, dit-il.

Il salua respectueusement et se retira.

— " Volga me Dios ! " s'écria le jeune homme dès qu'il fut seul, je crois que le diable se met définitivement de notre côté, la rencontre de cet ancien bandit est pour nous d'un prix inestimable, seulement il s'agit de le mettre dans nos intérêts.

En ce moment le Mesonero parut à l'entrée du bosquet.

Le jeune homme s'embossa de nouveau dans son manteau et cela fait :

— Holdà, señor Amo, cria-t-il ; un mot s'il vous plaît ?

Le Mesonero se hâta d'accourir.

— Vous désirez, Seigneurie ? demanda-t-il avec empressement.

— Causer avec vous pendant quelques minutes.

— Humph ! j'ai bien du monde en ce moment, Seigneurie, dit-il avec une subito froideur.

— Bon, vous m'accorderez bien un instant, cher Capataz ? reprit le jeune homme de l'air le plus affable.

— Hein ? s'écria le Mesonero en pâlisant, et jetant autour de lui un regard effaré

— Qu'avez-vous donc ? reprit le jeune homme avec une parfaite désinvolture, est-ce ce nom que j'ai prononcé qui vous produit un si terrible effet ?

— Seigneurie... balbutia-t-il.

— Qu'à cela tienne, je vous nommerai Angel Crotal, cher señor, grâce à Dieu vous n'êtes pas à cela près d'un nom, au besoin je pourrais, si vous le désirez, vous en donner encore un autre, que pensez-vous par exemple de celui de " Socarroz. " s'il vous déplaît je pourrai vous en trouver d'autres, qu'en dites-vous ?

Le pauvre hôtelier se mit à trembler de tous ses membres, les yeux lui sortaient de la tête, il était véritablement dans un état à faire pitié.

— Voyons, asseyez-vous, reprit le jeune homme, asseyez-vous ou vous allez tomber, " Dios me empare ! " je vous croyais plus fort que cela.

— Seigneurie, au nom du ciel ! qui êtes-vous, que me voulez-vous ?

— Humph ! qui je suis, cela ne vous regarde pas, mon maître ; quant à ce que je veux de vous, peut-être vous le dirais je tout à l'heure.

— Je suis un pauvre homme, Seigneurie, dit-il d'un ton pleurant ; j'essaie à clever honnêtement ma famille, ayez pitié de moi.

— Halte-là, drôle ! croyez-vous me tromper ? Que maintenant vous ayez une fois de plus changé de peau comme le serpent dont vous portez le nom, je n'ai pas à m'occuper de votre vie

présente, c'est avec votre existence passée que j'ai affaire ; songez que d'un mot je puis faire cesser l'impunité trop longue dont vous jouissez après tant de crimes.

— Oh ! vous ne ferez pas cela, Seigneurie !

— Eh ! si je voulais le faire qui pourrais m'en empêcher ? dit le jeune homme d'une voix railleuse, comme s'il prenait un malin plaisir à exciter cette bête fauve aux abois.

— Non, reprit le Mesonero, vous ne me dénoncerez point.

Le jeune homme haussa dédaigneusement les épaules.

— Pourquoi donc cela ? dit-il en ricanant.

— Pourquoi ?

— Oui.

— Parco que je vais te tuer, Demonio ! s'écria-t-il avec rage.

Et bondissant sur le jeune homme avec un rire terrible, il leva un couteau dont il s'était sournoisement armé.

Mais l'ex-bandit avait compté sans son hôte ; don Jose était sur ses gardes, il savait à qui il avait affaire, peut-être même avait-il de parti pris préparé ce dénouement tragique qu'il avait prévu.

D'une main il saisit le misérable à la gorge, de l'autre il lui tordit si rudement le bras droit, que l'autre poussa un cri sourd, laissa tomber le couteau, et, vaincu par la force supérieure de son adversaire, s'affaissa avec un râle douloureux sur ses genoux.

A la suite des mouvements brusques qu'il lui avait fallu faire pour déjouer la tentative de meurtre du Mesonero, le zarapé de don Jose s'était dérangé ; l'ex-bandit s'était alors aperçu avec stupeur que son redoutable adversaire portait un masque de velours noir sur le visage.

— Je suis perdu ! murmura-t-il, cet homme est mon ennemi.

Don Jose s'enveloppa de nouveau dans les plis de son zarapé, il reprit nonchalamment sa place, et d'une voix incisive, dit au misérable, toujours affaissé et tremblant sur le sol ;

— Allons, relève-toi, bribon, ramasse ton couteau et assieds-toi sur cet équipal.

Le Mesonero obéit, ramassa le couteau et, s'inclinant humblement devant le jeune homme, il le lui présenta.

— Que veux-tu que je fasse de cela, imbécile ? répondit le jeune homme en le repoussant avec un mouvement d'épaules, remets-le dans ta poche et prends garde d'essayer de jouer de nouveau cette partie avec moi, car il t'en cuirait, cette fois.

— Il n'y a pas de danger, dit-il avec un soupir étouffé, vous m'avez presque cassé le bras, Seigneurie,

— C'est bon, assez, réponds à mes questions : depuis combien de temps es-tu établi mesonero, surtout ne mens pas, j'en sais plus que tu ne le supposes sur ton compte : au besoin je te le prouverai,

— C'est inutile, Seigneurie, la leçon que j'ai reçue de vous me suffit, je n'en veux pas d'autres.

— Alors, réponds et sois bref.

— Je suis établi depuis dix-huit mois.

— C'est le Mancebo qui t'a fourni les fonds, n'est ce pas ?

— Oui, Seigneurie.

— Dans quel but ?

— Pour concentrer les forces de la gavilla, au moment d'une expédition, faire disparaître les morts et soigner les blessés, sans qu'ils puissent être découverts.

— Avec qui correspondais-tu ?

— Avec El Tacano, Seigneurie.

— Celui qui tient le Velorio del Callejon del Arco ?

— Oui, Seigneurie.

— Ainsi, tu es en rapport suivis avec tous les bandits de Mexico ?

— Oui, Seigneurie, je les connais tous.

— Mais la gavilla du Mancebo est détruite et lui-même est mort.

— C'est vrai, Seigneurie, mais il y en a d'autres ; au Mexique, quand une gavilla est dissoute, une autre se reforme aussitôt.

— C'est juste, ta maison doit être machinée ?

— Admirablement, Seigneurie, mieux que le grand théâtre.

— Tu me la feras visiter.

— Tout de suite, si vous le désirez.

— Non, plus tard ; combien t'a-t-elle coûté ?

— Rien, Seigneurie, le Mancebo me l'a léguée à sa mort, j'ai l'acte de vente bien en règle.

— Quel chiffre porte-t-il ?

— Six cents piastres, Seigneurie ; vous comprenez, on ne pouvait pas mettre le chiffre réel.

— En effet ! quel est le prix réel ?

Trois mille piastres, Seigneurie.

— Tu mens.

— Pardonnez-moi, Seigneurie, la langue m'a fourché, j'ai voulu dire quinze cent.

— Prends garde, toutes les cachettes, les portes secrètes, les souterrains, etc., etc., ont été faits par tes camarades et n'ont rien coûté, le prix réel est de mille piastres, pas un " tlaco, " — contime, — de plus.

— C'est vrai, Seigneurie dit-il, je vois que vous savez tout, mais je compte l'intérêt.

— L'intérêt de quoi ?

— De l'argent.

— Quel argent ? puisque tu n'as rien payé ?

— C'est vrai, Seigneurie, mais j'aurais pu payer. alors, vous comprenez que c'est la même chose.

— Je comprends que tu es un fripon, mais, peu importe, dit le jeune homme ; c'est très fort ce que tu me dis là, cela me prouve que tu n'es pas un sot ; cela me reconseille presque avec toi.

— Vous êtes bien bon, Seigneurie.

— Je t'achète ta maison.

— Ma maison n'est pas à vendre, Seigneurie, hasarda-t-il timidement, je fais d'excellentes affaires, à cause de ma grande réputation d'honnêteté.

— Ah ! tu passes pour honnête ?

— Oui, Seigneurie, cela m'est indispensable, pour une maison comme celle-ci ; il faut fermer les yeux de la police, sans cela, avec les rapports que j'entretiens...

— C'est bien, c'est bien, dit le jeune homme en riant, je vois que tu n'as pas volé ton nom de Socarron, car tu es fin et délié comme un fil de soie ; j'apprends à te connaître ; tiens, ami Crotal, voici une once pour panser ton bras malade.

— Merci, Seigneurie, répondit-il en empochant la pièce d'or ; seulement, je me permettrai de faire observer à Votre Seigneurie qu'en ma qualité de propriétaire du meson de San Miguel, je me nomme no Felipe Alacena, c'est un nom honnête, et...

— Dont tu avais grand besoin ; revenons à notre affaire.

— Mais, Seigneurie...

— Tais-toi, no Felipe Alacena, je t'achète ta maison six mille piastres, payées comptant.

— Six mille piastres ! s'écria-t-il avec joie.

— Tout autant, les voici, compte.

Il prit une longue bourse dans la poche de son dolman, y puisa et étala plusieurs piles d'onces sur la table, puis il remit dans sa poche la bourse encore pleine, le Mesonero comptait au fur et à mesure.

— Eh bien ? dit-il, quand l'ex-bandit s'arrêta.

— Il y a... Mais se reprenant aussitôt. Je ne sais pas, Seigneurie, dit-il, ce sont des pièces françaises, combien valent-elles s'il vous plaît ?

— Chacune vaut vingt piastres.

— Oh ! alors, c'est facile, il y a juste trois cents pièces cela fait six mille piastres.

— Empoche.

Le mesonero ne se fit pas répéter cet ordre agréable.

— *Lo meson vous appartient, Seigneurie, dit-il, avec tout ce qu'il contient; seulement, je ne sais plus ce que je vais faire, moi, me voici sans place.*

— Qu'à cela ne tienne, je te prends à mon service.

— Jo ne demande pas mieux, Seigneurie, qu'aurais-je à faire ?

— Ce que tu fais, pas autre chose.

— Comment, tenir le meson ?

— Tout simplement, tous les bénéfices seront pour toi ; de plus, tu recevras une demi-once par jour ; si, dans trois mois, je suis satisfait de toi, je te laisserai le meson et j'ajouterai une gratification de mille piastres, seulement retiens bien ceci : au plus léger soupçon, je te brûlerai la cervelle.

— Oh ! Seigneurie.

— C'est un simple avertissement, et pour que tu saches bien qu'il est inutile que tu essayes de fuir, j'ajouterai un mot, un seul : as-tu entendu parler des Cortacaminos ?

— Oh ! Seigneurie, qui ne les connaît pas ?

— Eh bien, je suis un de leurs chefs ; te voilà prévenu.

Il se leva, et laissant l'ex-bandit à peu près abruti de terreur, tant ce nom redouté inspirait d'épouvante, il quitta le bosquet et il alla jeter un regard sur la route.

— Oh ! oh ! murmurait le Mesonero, les cortacaminos, on ne plaisante pas avec eux ; il y a de l'or à gagner à leur service ; depuis les " Plateados," jamais troupe n'a été si nombreuse et si redoutable ; ils sont partout et savent tout, Canario ! cela commence bien, ils peuvent compter sur moi, je perdrais trop à les trahir.

Tout en raisonnant ainsi à part lui, l'ex-bandit était rentré dans le meson.

Don Jose savait trop bien l'effet que produirait sa révélation sur le digne hôtelier, pour lui recommander le silence, ce qui aurait été de sa part une maladresse.

Cependant les heures s'écoulaient, il était près de cinq heures, et il ne voyait venir personne, ni d'un côté de la route ni de l'autre.

Toutefois, un peu après cinq heures, il aperçut Aramburi, arrivant à cheval.

L'ancien contrebandier s'arrêta devant le meson.

— Eh bien, lui demanda don Jose, quoi de nouveau ?

— Rien, Seigneurie, don Luis n'a pas paru.

— Je commence à être très inquiet, murmura le jeune homme ; vous n'avez vu personne ?

— Faites excuse, Seigneurie, Camacho est revenu à la Vega, la maison de la plaza de Necatitlan est louée, toute meublée, il paraît que leurs Seigneuries y sont installées ; la maison est très grande, très belle et très commode : elle a un jardin, avec une sortie ; la maison est louée sous le nom du Senor don Cyrillo Cabricias ; il y a surtout, m'a dit Camacho, de très grands corrales pour les chevaux.

— De micux en mieux, nous serons là comme il faut et sans

avoir à redouter des indiscretions toujours désagréables ; et la personne que vous savez ?

— Elle est à la maison, les rues sont si désertes, qu'il lui a suffi de jeter sur son visage un pan de son manteau pour se rendre de la calle de los Batanes à la plaza de Necatitlan, personne ne l'a rencontrée, d'ailleurs votre frère et don Fabian se tenaient à sa droite et à sa gauche pendant tout le trajet.

— Voilà qui va bien ; mettez votre cheval au corral et revenez : surtout si vous rencontrez quelqu'un des nôtres sur votre passage feignez de ne pas les voir.

— Compris, Seigneurie.

Dix minutes plus tard il était de retour.

— Tout en nous promenant, allons un peu à la découverte de don Luis.

Ils s'avancèrent alors sur la route du côté où don Luis devait venir.

Ils marchèrent pendant assez longtemps sur la route déserte, le soleil se couchait au moment où, perdant l'espoir de voir enfin arriver son ami, don Jose allait retourner sur ses pas, lorsque tout à coup il aperçut deux cavaliers arrivant au grand trot, un de ces cavaliers conduisait un énorme molosse en laisse.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura don Jose avec un serrement de cœur, voici Diamant, mais je ne vois pas don Luis, lui serait-il arrivé malheur ?

Bientôt, don Jose reconnut dans les deux cavaliers Cuchillo et Navaja.

— Don Luis ! s'écria-t-il, où est don Luis ?

Les deux cavaliers s'arrêtèrent.

— Et ça ! Seigneurie ! s'écria Cuchillo avec désespoir.

— Est-il mort ?

— Non, il vit, mais il est prisonnier !

— Prisonnier, don Luis ! s'écria don Jose.

— Oui, Seigneurie, par trahison, à dix lieues d'ici.

— Comment, par trahison ?

— Oui, Seigneurie.

— Et vous ne vous êtes pas fait tuer pour le défendre ? s'écria le jeune homme avec colère.

— Ils étaient quinze et nous n'étions que trois, Seigneurie, reprit Cuchillo, cependant nous n'avons pas hésité, mais don Luis nous a empêchés de le défendre !

— Comment ? fit le jeune homme.

— Cuchillo vous dit la vérité, Seigneurie, dit Navaja, en serrant les poings, il nous a ordonné de nous échapper et d'emmener Diamant.

— La pauvre bête refusait de nous suivre, elle se débattait, mais don Luis lui a ordonné de nous suivre et le pauvre chien a obéi, dit Cuchillo.

— On avait laissé don Luis seul et enchaîné dans une chambre dont les fenêtres étaient grillées, reprit Navaja, je suis monté à une échelle, et je lui ai demandé ses ordres : Allez prévenir mes amis, m'a-t-il dit ; si vous vous obstinez à me défendre, vous vous feriez tuer inutilement ; partez, je le veux.

— Alors ? demanda don Jose.

— Nous avons obéi, et nous voilà, Seigneurie, bien tristes et bien malheureux.

— Humph ! où a-t-on conduit don Luis, le savez-vous ?

— On le conduit à Mexico, Seigneurie.

— A Mexico ! s'écria-t-il en tressaillant.

(A SUIVRE

LE TESTAMENT SANGLANT

PREMIÈRE PARTIE.

II

LES TROIS AMOURS

— Et le cabaret de Thibaut ! dit Julio en serrant la main de M. de Tervaz.

La lourde voiture avançait ; Gaston s'éloigna lentement ; il y eut encore quelques regards, quelques mouchoirs agités, puis le jeune homme monta dans le coche, et, au premier tournant de la route, tout disparut. Alors seulement, mademoiselle de Perne, qui n'avait pas bougé de place, et qui regardait en silence la voiture s'enfuir à l'horizon, serra contre son sein ses deux compagnes, et de ses yeux ardents, s'échappèrent quelques larmes. Pendant toute cette scène, elle n'avait ni faibli ni pleuré.

Quelques instants après, Dominique Ermel et Claude Rioux repartaient pour Avignon, l'âme remplie d'une nouvelle espérance.

Les trois amies rentrèrent seules au château, et la comtesse de Vénéjan, embrassant sa petite fille, lui dit avec un sourire plus triste que de coutume :

— Ma chère enfant, voici votre premier chagrin : Dieu veuille vous en épargner de plus irréparables et de plus amers !

Tels étaient les événements qui avaient précédé le départ de Gaston de Tervaz ; telles étaient les précieuses images qui l'avaient soutenu pendant cette phase de sa vie, et qu'il rapportait intactes en revenant de sa longue et périlleuse campagne ; tels étaient les souvenirs qui lui avaient rendu plus affreux encore la nouvelle du mariage de mademoiselle de Perne avec le vicomte de Varni.

Et cependant, avec cette influence dans l'objet aimé, particulière aux affections vraies et qui résiste à tout, même à l'évidence, Gaston, après avoir lu le billet de Clotilde que Julio venait de lui remettre, n'eut pas un moment l'idée de lui désobéir, ni de douter d'elle.

— Je la verrai, murmurait-il : elle est perdue à jamais pour mon amour, mais elle en est encore digne.

Et s'attachant avidement à cette pensée qui raffermissait son courage sans amoindrir sa douleur, Gaston dit un rapide adieu à Julio Thibaut, qui était restée debout sur la rive, puis il reprit le chemin de Villeneuve, dont la tour lui apparaissait de loin à travers la nuit comme un sombre et immobile fantôme.

III

L'ATTENTE.

Après avoir quitté Julio Thibaut, Gaston de Tervaz, tout en s'acheminant vers Villeneuve, se demandait tristement ce qu'il avait à faire. Plus il était décidé à attendre de nouveaux ordres de madame de Varni et à lui obéir aveuglément, plus il comprenait la nécessité de garder, en attendant, un strict incognito. L'affreux soupçon dont il ne pouvait se défendre à l'égard du vicomte de Varni, cette renommée sinistre, le vague et effrayant prestige de cette puissance sans bornes, de cette volonté sans frein, tout prouvait à Gaston combien il devait tenir à rester inconnu tant qu'il s'éjournerait dans le pays.

Livré à ces préoccupations qui venaient s'ajouter à sa douleur et augmenter le désordre de ses pensées, M. de Tervaz se trouva, sans s'en apercevoir, arrivé à Villeneuve. La nuit était si noire, qu'il y voyait à peine pour se conduire. La rue où il entra, et qui aboutissait à l'auberge où il avait laissé son cheval, était déserte : aucune lumière ne brillait aux fenêtres ; aucun murmure ne sortait de ces maisons, qu'on eût dit dépeuplées ou habitées par des spectres : les pas de Gaston retentissaient dans le silence et dans le vide, et ces pas sonores semblaient se répéter derrière lui, à mesure qu'il avançait.

Tout à coup, pendant qu'il longeait une haute et sombre muraille, coupée vers le milieu par une large porte ogivale, un bruit étrange frappa son oreille : c'était un chant grave, mesuré, s'élevant et s'éteignant par intervalles. Bien qu'assourdi par l'épaisseur des murs, ce chant, tantôt formé par une seule voix, tantôt repris en chœur et à l'unisson, arrivait distinctement jusqu'à Gaston, grâce au calme profond de cette heure silencieuse, il écouta plus attentivement, et il entendit une voix mâle et forte entonner le premier verset du beau psaume.

“ In te, Domine, speravi !... Inclina ad me aurem tuam, et salva me ! ”

C'étaient des religieux qui chantaient l'office de nuit.

Rien ne saurait rendre l'effet que ces voix lointaines, ces hymnes d'espérance et de prière, produisirent sur l'âme déchirée de Gaston.

Il se souvint alors avoir entendu dire qu'il y avait à Villeneuve une Chartreuse célèbre ; il comprit que le hasard l'y avait conduit, et que nulle part il ne pourrait trouver une hospitalité plus discrète et plus sûre.

Il frappa ; on lui ouvrit, et sans qu'il eût à subir aucune question, il fut conduit dans une des cellules réservées aux voyageurs.

La Chartreuse de Villeneuve, dont il ne reste plus maintenant que des vestiges, et dont les murailles, par une sorte de permission providentielle, ceinturent et abritent aujourd'hui le quartier le plus pauvre de la ville, s'étendait à mi-côte, dans une situation pittoresque et charmante. Les cellules avaient vue sur un vaste panorama, formé par les montagnes lointaines, Avignon, le Rhône, l'île de la Barthelasse, et auquel servaient de premier plan la jolie vallée de la Méjane et les arbres de la rive.

Au dehors, tout était riant ; au dedans, tout était paisible ; les heures s'écoulaient, amenant le retour régulier des mêmes passetemps, des mêmes travaux, des mêmes exercices ; et cette vie égale, combinant sa douce monotonie avec cette atmosphère sereine avec ce beau paysage, formait un harmonieux ensemble où se fondaient, en se complétant l'un pour l'autre, le calme de la nature et celui du cloître.

Le lendemain, Gaston de Tervaz, en se réveillant dans sa petite cellule bien silencieuse et bien blanche, se crut un moment le jouet d'un rêve. Le froid brouillard de la nuit s'était dissipé ; un joyeux rayon du soleil arrivait jusqu'à son lit ; mais son premier regard rencontra une mâle et sombre figure qui le ramena au sentiment et au souvenir de la réalité : c'était Claude Rioux.

Claude, qui apportait chaque jour à la Chartreuse le produit de sa pêche, et qui, par conséquent, jouait un rôle d'autant plus essentiel dans les cuisines du couvent, qu'on y faisait maigre toute l'année, était venu de grand matin à Villeneuve. Il avait vu à l'auberge le cheval laissé par M. de Tervaz, et de questions en questions, sans commettre d'imprudences, grâce à cette sagacité

d'induction, familière au paysan comme au sauvage, il avait fini par deviner que Gaston n'était pas parti et par se douter de l'asile qu'il avait choisi.

Retourner à Avignon, voir Julio, la députer auprès de madame de Varni, prendre ses commissions, revenir à la Chartrouse, avait été pour Claude l'affaire de deux heures.

Profitant de la liberté qu'on lui laissait dans l'intérieur, il était monté à la cellule de M. de Torvaz, et il se tenait debout à son chevet, attendant le réveil de notre héros, qui, malgré cette série d'émotions et de douleurs, avait fini par s'endormir, vaincu et brisé par la fatigue.

Voilà comment le premier visage qu'avaient rencontré les yeux de Gaston avait été celui de Claude Rioux; voilà pourquoi le premier objet qu'effleura sa main en se tendant vers Claude fut une lettre de madame de Varni. Cette lettre était conçue en ces termes :

« Vous vivez, et je suis mariée; telle est l'idée qui domine l'affreux chaos de doutes, d'étonnements, d'angoisses, de désespoir dans lequel je suis plongée. vous vivez, et vous avez le droit de m'appeler parjure, moi qui n'ai jamais menti; de m'appeler lâche, moi qui n'ai jamais faibli; de m'appeler infidèle, moi qui n'ai aimé que vous, moi qui, portant le nom d'un autre, ose encore vous dire que je vous aime.

« Vous le savez, il y a deux ans, nous reçûmes ici la nouvelle de votre mort, nos amis eux-mêmes y croyaient, moi seule je demeurai d'abord incrédule: malgré des probabilités cruelles qui ressemblaient à l'évidence, une voix intérieure, plus puissante que tout, protestait en moi contre cette certitude; elle me disait que vous viviez, que ce cœur qui s'était donné à moi, et que j'avais accepté, n'avait pas cessé de battre.

« Superstition ou pressentiment, il me semblait qu'on ne mourait pas ainsi quand on était ainsi aimé, il me semblait qu'à travers l'éloignement et l'espace, j'aurais dû recevoir quelque avertissement surhumain, et comme le contre-coup de cette mort qui me fiançait à un tombeau.

« Cependant, lorsque des semaines et des mois se furent écoulés sans amener aucun incident, aucun indice qui démentit les premiers bruits, lorsque votre silence eût confirmé ce bulletin funèbre auquel j'avais refusé de croire, il fallut bien me rendre et partager enfin l'opinion de nos amis.

« Quelles furent alors mes tortures, avec quelle dévorante alternative d'abattement et de révolte je luttai contre cette conviction terrible qui pénétrait peu à peu dans mon âme comme un poison lent dans les veines...

« Oh! mon ami! ce souvenir seul fait trembler ma main, n'exigez pas que j'essaie de vous le peindre: si vous étiez là, à mes côtés, je vous dirais. Regardez-moi! et je serais comprise et pardonnée!

« Je ne doutais plus, je n'espérais plus, mais j'aimais encore, et ma pensée ardente, obstinée, errait sur l'Océan, cherchant la place où vous étiez tombé pour s'y ensevelir avec vous, lorsqu'à cet affreux malheur vint s'ajouter un malheur nouveau, plus affreux peut-être. M. de Varni, dont je vous avais quelquefois parlé comme d'un ennemi de mon père, revint à Avignon, après quelques années d'absence. Il me vit et il m'aima.

« Vous ne savez pas, Gaston, ce que c'est que l'amour de ces âmes violentes, dépravées, que rien n'arrête ou n'épouvante quand il s'agit d'assouvir leurs ardeurs fiévreuses. L'amour de M. de Varni devint bientôt une de ces passions implacables.

« Sous prétexte d'une réconciliation avec mon père, d'une

transaction au sujet de leur grand procès, il trouva moyen de nous faire une visite; je me vis forcé de l'accueillir. Nous nous mesurâmes du regard, et je me sentis la plus faible; cette physiologie impérieuse et altière me glaça malgré moi.

« Instinctivement je compris cet amour bizarre, dévorant, fatal à qui l'inspire, funeste à qui l'éprouve, plus voisin de la colère que de la tendresse, de la haine que du dévouement; je fis à M. de Varni l'honneur de le haïr et de le craindre: c'était plus que je n'avais fait pour personne.

« J'ous biontôt des sujets de craintes plus précieuses: à ma grande surprise, je voyais mon père recevoir M. de Varni avec des marques d'empressement et de déférence. Incapable de dissimuler, je lui en demandai la cause, lui rappelant leurs vieux griefs, les dissensions des deux familles, et témoignant pour le vicomte une répugnance que j'exagérais encore, tant j'étais humiliée, irritée de l'impression qu'il me causait.

« Mon père, qui depuis quelque temps paraissait sombre et préoccupé, commença par m'imposer silence avec une sorte d'autorité contrainte et craintive qui me donna à réfléchir; inquiet, effrayé, je le pressai de questions, et il m'avoua la plaie secrète qui le rongait: nous étions menacés d'une ruine complète, si M. de Varni gagnait son procès contre nous.

« Notre fortune, malgré de brillantes apparences, avait reçu depuis longues années de désastreuses atteintes. Vieilles dettes, train dispendieux, gestion insouciant, fermiers insolubles, intendants fripons, tout s'était réuni pour creuser sous nos pas un abîme, prêt à nous engloutir si nous succombions dans cette dernière lutte.

« La perte de ce procès, n'était pas seulement la pauvreté, c'était le déshonneur; car nos créanciers étaient nombreux, et nous n'avions plus assez pour les payer.

« Vous me connaissez, Gaston. la pauvreté m'effrayait peu, mais le déshonneur! moi: avoir à rougir devant quelqu'un! cette pensée m'épouvanta.

« Quoique bien ignorante en matière de chicane, je demandai à mon père de me mettre au courant de cette affaire, embrouillée par soixante ans de procédure; et bientôt, guidée par cet instinct qui nous fait tout comprendre, à nous autres femmes, je m'assurai, que, malgré le crédit de notre adversaire, notre cause était imperdable, grâce à une pièce importante, à un titre authentique, que mon père avait entre les mains, et qui constatait nos droits depuis plusieurs siècles. Je lui montrai ce titre. Après un minutieux examen, il reconnut que j'avais raison, et, un peu soulagé par ma découverte, il cessa de me presser davantage.

« Cependant M. de Varni continuait ses assiduités, et sans qu'il y eût encore entre nous d'explication positive, il était clair pour tous trois que le vicomte prétendait à ma main, et qu'il subordonnait à mon consentement, sa renonciation définitive à ce procès qu'il tenait suspendu sur nos têtes.

« Cette situation, ce "sous-entendu" révolta ma franchise. un soir, surpris par M. de Varni, et je lui déclarai que je n'étais pas libre; je lui parlai de vous, de notre amour, de la promesse sacrée que nous avions échangée...

« Pendant cette révélation, si vous aviez vu sa figure! si vous aviez vu cette expression vindicative et féroce qui se peignait dans ses traits! on eût dit qu'accoutumé à voir tout plier devant ses désirs, il eût voulu déjà broyer entre ses mains cet obstacle inconnu qui me disputait à lui!

« Pourtant il se remit et me demanda des détails; quand j'eus dit que vous faisiez partie de l'équipage du "Lys": "

» — Mais ce jeune homme est mort ! s'écria-t-il.

» — Je le crois, répliquai-je, mais je n'en ai pas la preuve, et d'ailleurs...

» — Et si je vous l'apportais, moi, cette preuve ? reprit-il.

» Je ne répondis rien ; trois semaines après, il arriva avec une lettre aux armes de France, qu'il me remit sans mot dire ; cette lettre, signée du ministre de la marine, attestait que le 17 juin 1753, à la suite d'un combat inégal contre les Anglais, le vaisseau " le *Lys* " avait coulé à fond ; que tout l'équipage avait péri sans aucune exception ; on nommait tous les morts, depuis le capitaine jusqu'aux simples matelots, et votre nom y était !

» Je lus attentivement cette lettre ; j'y trouvai tous les caractères d'authenticité ; puis je la rendis en silence à M. de Varni.

» — Eh bien ? me dit-il.

» — Et bien ! cette preuve ne me paraît que trop concluante ; mais je ne me crois pas libre pour cela ! J'ai donné mon cœur à M. de Tervaz ; ce cœur est mort avec lui, et ne peut plus être à personne !

» À ces mots, je vis M. de Varni blêmir de rage. Il eut le jour même, un entretien avec mon père, dans lequel, précisant enfin la situation, il posa, comme son dernier mot, ou mon consentement au mariage, ou la reprise du procès. vous pouvez imaginer, mon ami, quelles furent les supplications de mon père : cette alliance était magnifique, inespérée !

» Elle remettait à flot notre fortune ! elle terminait ces dissensions fatales ! M. de Varni était riche comme un fermier général, noble comme le roi ; son crédit était immense, son amitié précieuse, sa haine redoutable !...

» A tout cela j'opposai une résistance énergique.

» — Je céderais, répondis-je ; malgré ma répugnance, je consentirais à épouser M. de Varni, si je croyais possible que nous perdissions ce procès ; mais nos droits sont clairs, notre cause est sûre ; vous le savez, je vous l'ai prouvé !...

» Et pour mieux convaincre mon père, je courus chercher les papiers de famille qu'il m'avait montrés un mois auparavant... Désespoir, humiliation et colère ! le titre essentiel, indispensable, sur lequel reposait toute ma confiance, ce titre n'y était plus !

» Je cherchai, je furetai partout ; je fouillai, renversai, brisai les tiroirs : rien ! rien ! cette feuille précieuse était perdue, volée !...

» Dans l'égarément de ma douleur, j'osai d'abord soupçonner mon père ; fille coupable et sacrilège, je crus que c'était lui qui, pour rendre nécessaire mon mariage avec le vicomte, s'était à dessein dépouillé de cette dernière arme ! je le regardai et j'eus honte de mes soupçons, il était aussi pâle, aussi troublé, aussi désolé que moi...

» Plus de doute, c'était M. de Varni qui, à prix d'or, avait corrompu un de nos domestiques, et fait dérober ce papier ! Mais comment le savoir ? comment le prouver ? comment le faire croire ?

» Quello était donc cette puissance mystérieuse, invisible, qui devinait tout, qui répondait à tout, qui triomphait de tout ? Encore une fois, je me sentis écrasé ; ma force et ma volonté tremblèrent devant cette volonté et cette force...

» Mon père était à mes pieds, me priant d'épargner à sa vieillesse le déshonneur et la honte, de le sauver d'un mot, puisqu'un mot suffisait.

» J'eusse résisté à ses ordres, à ses menaces ; je fus émue de ses prières, de ses pleurs ; je croyais assisté d'avance aux consé-

quences de mon refus : je voyais, image horrible ! mon nom, ce nom dont j'étais fier, traîné dans la boue par des créanciers irrités ; il me semblait déjà que j'entendais les malédictions de tous ceux que ruinerait notre ruine, que notre pauvreté ferait pauvres ! Et j'avais entre les mains la preuve écrite, officielle de votre mort !...

» Mon courage m'abandonna ; j'eus peur de M. de Varni, des larmes de mon père, de l'ignominie, de tout... Pardonnez-moi, Gaston ! j'eus peur et je dis oui ; vous savez le reste !

» Maintenant, figurez-vous deux ennemis mortels qu'on forcerait de vivre enfermés dans le même espace, deux galériens rivés à la même chaîne. telle a été la vie de M. de Varni, telle a été la mienne, après cet affreux mariage.

» Comme tous les hommes assez riches pour acheter ce qu'ils n'ont pas, assez puissants pour briser ce qui leur résiste, M. de Varni n'avait jamais eu ni le besoin, ni l'envie d'analyser les événements, les passions et les caractères ; il faut être faible pour se donner la peine de deviner et de prévoir, et c'est pour cela dit-on, que les femmes excellent à prévoir et à deviner.

» M. de Varni n'avait donc pas compris ce qui devait nécessairement arriver, dès que ce lien odieux serait formé : le sentiment bizarre que je lui avais inspiré, cet amour violent, furieux, doublé d'orgueil, l'avait soutenu pendant la lutte ; il s'était proposé ma résistance à soumettre comme une victoire à remporter, un but à atteindre.

» Mais une fois parvenu à ce but, tout irrita son orgueil, tout froissa son amour ; une barrière idéale, plus invincible que les obstacles réels, s'élevait entre nous, et au premier effort qu'il fit pour la rompre, il sentit que j'allais avoir ma revanche, et que désormais il serait le plus faible : il sentit que je lui avais dit vrai en lui disant que mon cœur était mort, et qu'en essayant de le ranimer, c'était vous encore qu'il trouverait sous ces cendres éteintes.

» Il avait réussi à éloigné un instant votre fantôme, pour arriver jusqu'à moi : succès stérile ! Depuis que rien ne nous séparait plus, votre fantôme était revenu là, à nos côtés ; pour moi comme une chère et douloureuse image qui me servait de refuge ; pour lui comme une vision vengeresse, victorieuse, inattaquable, qui l'acharnait contre l'impossible !

» Il y eut des scènes terribles, pendant lesquelles mon courage me revint tout entier, pendant lesquelles, Gaston, je redevins cette Clotilde que vous avez aimée.

» Cette jalousie posthume, cette colère qui ne pouvait s'en prendre qu'à un nom, à quelque chose de mort et d'inconnu, fut sa torture et son châtement.

» Bientôt, une haine effroyable, profonde en dedans, sourde à la surface, naquit de cette situation, et s'empara de toute notre âme... Vraiment ! je n'aurais jamais cru pouvoir si bien haïr !

» L'horreur instinctive que je ressentais pour M. de Varni me rendit clairvoyante : je saisis au vol des indices, des mots qui lui échappèrent, alors que dans les paroxysmes de rage que lui causaient mes froids mépris, il semblait prêt à se trahir, à se vanter du mal qu'il avait fait, à retourner sur son propre cœur une lame invisible et empoisonnée !

» Je crus deviner qu'il y avait entre nous des secrets de scélératesse et de crime ; je le soupçonnais, non-seulement d'avoir fait dérober le papier que j'avais vainement cherché, mais d'avoir obtenu, par quelque moyen coupable, la lettre officielle qui attestait votre mort : mes conjectures ne s'arrêtaient pas là, je ne trouvais pas ces crimes assez grands pour suffire à M. de Varni : tantôt je m'imaginai que vous étiez vivant, que vous m'aviez

écrit, et qu'il avait intercepté vos lettres, tantôt c'était lui-même que je regardais comme votre meurtrier, les idées les plus folles, les plus chimériques me traversaient l'esprit comme ces livides colaires qui font paraître la nuit plus sombre.

» Sur ces entrefaites, mon père mourut miné par le chagrin et le remords, il comprenait qu'il m'avait sacrifiée, et que j'étais malheureuse. seule au monde, en deuil de mon père, en proie à mes funestes et dévorantes visions, je me consumai peu à peu, ma santé s'altéra... Gaston ! ce fut ma première joie !

» Une coquette à qui son miroir dit qu'elle est embellie n'a pas plus de plaisir que je n'en eus en voyant que je cessais d'être belle, que mon visage décoloré, ma taille amaigrie n'offraient plus que l'ombre de votre Clotilde !

» Avec quel bonheur je reconnaissais chaque jour un nouveau symptôme de la haine de M. de Varni !

» Tout me rend odieuse à cet homme ; le souvenir de ce qu'il a fait pour m'obtenir, les froideurs dont je l'humilie, la tristesse que j'ai apporté dans sa maison ; tout, jusqu'à la stérilité de notre union qui ne donne pas, qui ne donnera jamais d'héritier à son nom et à sa race !

» Voilà ma vie depuis dix huit mois ; maintenant, Gaston, me pardonnez-vous ? Voilà ma vie ; quelque chose comme un mauvais rêve dont m'a tout à coup réveiller la voix de Julie, lorsqu'elle est accourue pour me dire que vous étiez vivant, que vous étiez ici, qu'elle venait de vous voir et de vous parler !

» Gaston, il faut que je vous aime bien, que je sois bien sûre de votre amour, pour vous dire ce que j'ai ressenti en apprenant que vous viviez : ce n'est pas de la joie, ce n'est qu'un changement de douleur !

» Oui, vous me pardonnez, je le sais, je le sens ; vous vous dites que, dans ce partage de souffrances, vous trahi, moi mariée, c'est vous encore qui avez la meilleure part : je vous remercie, mon ami ; mais ce n'est pas assez : je veux vous voir une fois avant que vous repartiez pour toujours : je le veux comme je sais vouloir.

» N'est-ce pas que vous saviez là, à une demi-lieue, seul, malheureux, déçu dans toutes vos espérances, prêt à aller chercher la mort sur des mers lointaines, et vous laisser partir ainsi, n'est-ce pas que c'est impossible ?

» D'ailleurs que sommes-nous maintenant l'un pour l'autre ? deux êtres pour qui ce monde n'est plus rien, qui tiennent plus à la mort qu'à la vie, et qui, penchés tous deux sur leur tombe, ont bien le droit d'échanger encore un regard et un adieu !

» Un regard, un adieu, est-ce donc trop quand on a tant souffert ? Gaston, je vous dit que je veux vous voir, et je vous verrai.

» Mais ce dernier bonheur, cette rencontre sanctifiée d'avance, et à laquelle je ne survivrais pas une minute si vous m'y demandiez un bonheur coupable, il nous faut, ô honte ! l'entourer de précautions comme un vulgaire rendez-vous.

» Je vous l'ai dit, M. de Varni me fait peur ; je m'imagine toujours que son regard m'observe et me menace, que sa jalousie et sa haine m'environnent d'espions invisibles, qu'un mystérieux et magique pouvoir lui révèle ce qu'on voudrait lui cacher : étrange effet de cette terreur !

» Il me semble qu'il sait déjà que vous êtes rentré en France, que vous êtes près d'ici !

» Moi, si courageuse et si fière, la seule pensée, la seule image de cet homme me fait trembler et pâlir !... Et puis, Gaston, vous l'avourez-vous ? (Vous m'avez aimée avec mes défauts ; je ne crains plus de vous les montrer.)

» Il y a quelque chose que je mets au-dessus de notre amour de ma haine, du désir même de vous revoir : c'est mon honneur c'est la pureté du nom que je porte, c'est cette loyauté qui me fera descendre dans le tombeau sans une tache au front.

» Soyons donc prudents, mon ami ; je ne vous dirai pas que notre sûreté l'exige. Je vous dirai que mon honneur le veut.

» Voici ce que je vous propose. le cardinal Olbani, délégué de notre Saint-Père, est attendu ces jours-ci à Avignon, où il doit s'entendre avec le vice-légat et un envoyé de la cour de France, pour tâcher de terminer enfin les éternelles discussions relatives aux limites et à la possession du Comtat.

» En sa qualité de cousin du vice-légat et de parent du cardinal, M. de Varni doit aller à sa rencontre, en grande pompe, et lui faire une réception solennelle, je suis trop souffrante pour l'accompagner, cela nous donne le temps nécessaire ; impossible de nous voir à Avignon. nous aurions à redouter trop de regards, trop d'insinuations, trop de délateurs ! Non, j'ai tout calculé, et je me suis arrêté un plan que je vais vous tracer.

» Dans le temps de notre bonheur, je vous ai souvent parlé de ce pavillon de Mignard que nous possédons dans l'île de la Barthelasse, et qu'on nomme ainsi, parce que cet artiste célèbre y a exécuté d'assez belles peintures : lors de mon mariage, ce pavillon m'a été donné par mon père, et depuis, j'en ai presque gardé la jouissance exclusive ; c'est là que je viens quelquefois, avec Antoinette ou Julie, lorsque, me sentant près de succomber à l'excès de mes souffrances, je veux rafraîchir mon pauvre cœur par quelques heures de rêverie, de souvenirs, de doux entretiens avec le passé.

» Ce pavillon est situé vers le milieu de l'île ; ma chambre, qui occupe presque tout le premier et unique étage, a une fenêtre qui donne du côté de Villeneuve. Claude Rioux vient de me dire que vous étiez allé demander l'hospitalité à la Chartreuse.

» Aussitôt je me suis orientée, et j'ai reconnu que, grâce aux rigueurs de novembre qui a dépouillé la campagne et effeuillé les arbres, un flambeau allumé à ma fenêtre serait parfaitement aperçu de la cellule où vous logez.

(A CONTINUER.)

INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier et même la file complète (brochée) de l'année dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

“ LE FEUILLETON ILLUSTRE ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50
 Payable dans le cours des trois derniers mois :
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75
 A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1086, B. de P., Montréal.

No. 17 rue Ste. Thérèse